



HAL
open science

Compte rendu de colloque : Lespugue cent ans après, les représentations des corps en préhistoire (Musée de l'Aurignacien, 31 mai-2 juin 2023)

Jean-Marc Pétilion

► To cite this version:

Jean-Marc Pétilion. Compte rendu de colloque : Lespugue cent ans après, les représentations des corps en préhistoire (Musée de l'Aurignacien, 31 mai-2 juin 2023). 2023, pp.634-636. <hal-04380846>

HAL Id: hal-04380846

<https://hal.science/hal-04380846v1>

Submitted on 8 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

COMPTE RENDU DE COLLOQUE

Lespugue cent ans après : les représentations des corps en préhistoire (Musée de l'Aurignacien, 31 mai-2 juin 2023)

Jean-Marc PÉTILLON

Le 9 août 1922, dans une grotte du Comminges, un « malencontreux coup de pioche » mettait au jour de façon passablement brutale une statuette féminine en ivoire de mammoth appelée à devenir une des représentations emblématiques de la Préhistoire. La vénus de Lespugue n'était pas la première de ces figurines gravettiennes à être révélée aux yeux des préhistoriens. Mais sa (quasi) complétude, son élégance formelle, sa reproduction et sa diffusion rapides sous forme de moulages, son don à un musée national et les efforts de son inventeur pour populariser sa trouvaille allaient assurer sa notoriété. Pour commémorer le centenaire de cette découverte, une série d'événements grand public – expositions, projections, conférences... – fut organisée en 2022 et 2023 sur place, à Lespugue et à Montmaurin, mais aussi non loin de là, au musée de l'Aurignacien, ou encore au musée de l'Homme, où la statuette est conservée. Le colloque qui s'est tenu début juin à Aurignac était l'ultime épisode de cette séquence.

Cette rencontre scientifique était organisée – avec le soutien actif des collectivités territoriales – par le musée de l'Aurignacien, ouvert en 2014 sous sa forme actuelle dans le village éponyme de cette culture. C'est ici l'occasion de saluer l'activité de ce réseau de structures locales, musées et sites du sud-ouest pyrénéen – du préhistosite de Brassempouy au parc de la Préhistoire de Tarascon, en passant par l'abbaye d'Arthous, le site d'Isturitz-Oxocelhaya, le musée d'Arudy ou encore la grotte de Gargas – qui ont à cœur de fonctionner entre elles de façon partenariale et de maintenir le contact avec la communauté scientifique, en la sollicitant régulièrement pour présenter les résultats les plus récents.

En l'occurrence, c'est donc « la représentation des corps en préhistoire » qui fut choisie comme angle d'approche, avec une ambivalence assumée entre la représentation des Paléolithiques par les Paléolithiques eux-mêmes – donc les statuettes, gravures, etc. – et la représentation de ces mêmes Paléolithiques par celles et ceux qui cherchent aujourd'hui à les donner à voir au public – donc la question des illustrations, reconstitutions et autres évocations des chasseurs-collecteurs pléistocènes. Organisée sur deux jours, dont une demi-journée d'excursions et une projection du documentaire *La Vénus de Lespugue, Joconde de la Préhistoire* (Anaïs Enshaian, 2023), la rencontre a réuni une cinquantaine d'auditeurs venus assister à dix-sept communications réparties en trois sessions thématiques.



Trop tôt, trop vite

La première question abordée – et, finalement, la plus largement traitée – fut celle du contexte archéologique de ces statuettes gravettiennes, ainsi que celui d'autres représentations paléolithiques qui partagent avec elles la même thématique humaine, la même technique et/ou la même chronologie. J.-M. Pétillon rappela ainsi les circonstances de la découverte de la vénus de Lespugue par R. et S. de Saint-Périer dans la grotte des Rideaux, lors de ce qui était probablement une ultime campagne de « finition » dans un site mal documenté, sans doute considéré alors comme presque épuisé et dont bien peu de mobilier est aujourd'hui conservé. L. Klaric et F. Chabeaud montrèrent comment seule une enquête minutieuse, sur la base d'un remarquable ensemble d'archives photo inédites, leur avait permis de restituer l'emplacement

originel précis de la « vénus à la corne » trouvée en 1911 à Laussel, et de livrer une image saisissante des techniques de fouille de l'époque. É. Cormarèche et R. Nespoulet exposèrent pourquoi, même dans le cas d'une fouille bien mieux documentée comme celle de H. Movius à l'abri Pataud, la reconstitution du contexte de la vénus en bas-relief se heurte à la complexité de la stratigraphie, aux limites des méthodes d'enregistrement et aux circonstances malheureuses de sa découverte. Cette difficulté de recontextualisation s'étend à d'autres formes de représentations humaines, comme le montra la communication de P. Foucher et C. San Juan-Foucher sur leurs fouilles dans les niveaux gravettiens de Gargas, à proximité des panneaux couverts d'empreintes de mains négatives ; ou encore la communication d'E. et P. Paillet sur les figurations humaines de Fronsac, dont l'homogénéité chronologique reste discutée, autant que leur relation avec les vestiges trouvés en stratigraphie dans la cavité. Au delà du sud-ouest français, la situation n'est pas forcément plus favorable, comme le détailla M. Láznicková-Galetová à propos de la vénus de Předmostí et des autres figurines humaines d'Europe centrale, de Brno à Dolní Věstonice : à l'ancienneté des découvertes et à la pauvreté des informations contextuelles s'ajoutent parfois des traitements post-fouille invasifs qui rendent l'analyse de certaines pièces impossible aujourd'hui. Situation contrastée enfin du côté du Jura Souabe (communication de N. Conard), où les figurines animales et humaines issues d'opérations « modernes » – des travaux de J. Hahn à Geissenklösterle jusqu'aux fouilles de N. Conard à Hohle Fels – voisinent avec les dizaines d'éléments retrouvés... lors du tamisage de l'énorme masse des déblais du Vogelherd.

Au total, donc, un bilan archéologique en général guère brillant pour cet ensemble de figurations bien souvent découvertes beaucoup trop tôt. Commentant la projection de plusieurs films de la belle série des *Gestes de la Préhistoire*, S. Maury souligna combien ce médiocre contexte archéologique pèse sur les tentatives de reconstitution, tant il est difficile de connaître aussi bien les outils lithiques associés aux statuettes que l'organisation spatiale de leur production. Le cas d'Amiens-Renancourt 1, présenté par É. Deneuve et C. Paris, n'en est que plus exceptionnel : méticulosité de l'enregistrement, exhaustivité de la fouille (le locus ayant été fouillé en intégralité) et finesse de l'analyse font de ce site une opportunité unique d'étudier un ensemble de vénus en craie dans le contexte probable de leur lieu de fabrication.

On notera avec intérêt que, intimement liée à la question du contexte, celle de l'authenticité ressurgit régulièrement dans l'histoire de certaines de ces figurations humaines, et fut mentionnée à plusieurs reprises alors même qu'elle ne faisait pas l'objet d'une communication spécifique. Dans une présentation de synthèse sur les figurations humaines paléolithiques, O. Fuentes rappela ainsi la méfiance avec laquelle furent initialement accueillis les visages humains gravés sur les plaquettes de la Marche, « trop différents » de ce qu'on connaissait alors des canons paléolithiques ; tandis que M. Láznicková-Galetová signalait quelques cas douteux en Europe

centrale, et que É. Cormarèche et R. Nespoulet évoquaient le calamiteux concours de circonstances qui a un temps jeté un doute sur l'origine de la vénus de Pataud.

Dans les yeux de ceux qui regardent

La réception de la vénus de Lespugue fut le deuxième thème de discussion de ces journées. M. Bertin décortiqua la biographie muséale de la figurine, depuis le Muséum national d'histoire naturelle jusqu'au nouveau musée de l'Homme. Elle montra ainsi que même une pièce prestigieuse – et peut-être surtout elle ! – peut avoir une histoire parsemée de zones d'ombre, qu'il s'agisse de la valse des numéros d'inventaire ou des incertitudes sur la version exposée autrefois (original ou copie ?).

M. Bertin rappela également que la vénus fut d'abord perçue comme un document d'anthropologie physique, dans une approche racologique commune à l'époque, portée entre autres par M. Boule et sur laquelle R. de Saint-Périer revient lui-même à plusieurs reprises. Cette perspective est bien sûr, à juste titre, tombée depuis en désuétude. Mais tout se passe comme si elle avait entraîné dans son discrédit tout questionnement sur les relations entre les représentations que sont les vénus et la réalité biologique. Il est sans doute significatif que cette dernière question n'ait été abordée que de façon indirecte. Elle le fut d'abord via la communication de S. Villotte, qui livra un bilan synthétique et complet des connaissances actuelles de l'anthropobiologie sur la matérialité des corps du Paléolithique récent, soulignant à la fois la présence de marqueurs de très forte mobilité et la césure (dans la stature, la morphologie crânienne, etc.) entre deux groupes chronologiques séparés par le Dernier Maximum glaciaire. Elle le fut ensuite via la présentation de M. Renard, qui mit en relation la représentation du « difforme » en Mésoamérique avec les individus de la nécropole huastèque de Tamtoc, tous marqués par de graves infections affectant leur apparence ; comme s'il fallait ce détour par un terrain lointain pour pouvoir évoquer le rapport entre biologie et figuration humaine.

Car de fait, à l'heure actuelle, « ce sont les artistes qui ont gagné », comme le résume R. Labrusse dans le documentaire *La Vénus de Lespugue* : ce qui domine aujourd'hui, ce sont bien plutôt les lectures sensibles de la vénus, mettant en avant son esthétique et/ou sa valeur symbolique. Ce tournant lui-même pose d'ailleurs question. Le documentaire sus-cité, qui met en scène les recherches de N. Rouquerol sur le sujet, ainsi que la communication qui en était largement inspirée sont représentatifs à cet égard. À côté d'une riche information documentaire – images d'archives, interviews d'experts, retour sur le terrain... – le film laisse en effet une grande place à une interprétation très personnelle, possible mais non démontrable, de cette statuette en ivoire qui se trouve érigée au rang de symbole féminin universel. Force est d'admettre que cette tendance est largement partagée : « icône féminine », « figure légendaire des représentations féminines », « Joconde de la Préhistoire », « star de la préhistoire », « chef-d'œuvre absolu », ce n'est

là qu'une partie des appellations glanées en quelques minutes en juin 2023 sur des sites web de journaux et de musées. On pourrait ironiser sur le fait qu'une figurine qui n'a manifestement jamais été conçue pour être posée sur un socle se trouve ainsi hissée sur un tel piédestal. Mais à quel prix ? Déconstruire l'image du « chef-d'œuvre » – démonter le fétiche, en somme – aurait pu, en soi, faire l'objet d'un colloque.

Montrer l'incertain

La rencontre fut clôturée par une série de réflexions sur la représentation visuelle des Paléolithiques auprès du grand public, que ce soit dans les musées ou dans les publications. P. Coste souligna la multiplication, depuis les années 2000, du recours aux reconstitutions faciales et corporelles produites par des « paléoartistes » spécialisés. Elle pointa la grande hétérogénéité de réalisations prenant pourtant appui sur les mêmes restes fossiles, ces variations étant souvent guidées par la volonté, consciente ou non, de véhiculer certaines idées. En écho, C. Cretin et N. Fourment évoquèrent les problèmes posés par la mise en scène des Paléolithiques dans les musées de préhistoire (le Musée national de Préhistoire en particulier), dans une perspective historique allant des bustes du XIX^e siècle jusqu'aux dermoplasties actuelles en passant par les statues, mannequins, maquettes et dioramas. Même panorama historique, mais du côté de l'illustration, dans la communication de G. Tosello : il montra notamment le

poids qu'eurent, dans la construction de notre imaginaire collectif de la Préhistoire, les travaux d'une poignée d'illustrateurs extrêmement prolifiques de la seconde moitié du XX^e siècle (Z. Burian, J. Matternes...).

De ce dernier ensemble de présentations, on retiendra le constat paradoxal selon lequel, dans ces reconstitutions, les éléments qui captent l'attention et fixent la mémoire sont bien souvent ceux sur lesquelles nous avons le moins de certitudes archéologiques : les couleurs, la pilosité, les expressions du visage, mais également le genre – le cliché de la chasseresse pléistocène *badass* venant aujourd'hui concurrencer, hélas sans plus de rigueur, son équivalent masculin. Tandis qu'à l'inverse, comme le rappela S. Maury, les gestes techniques et l'équipement, pourtant les traits les mieux documentés et les plus révélateurs des capacités cognitives des Paléolithiques, sont trop fréquemment traités avec approximation.

Inviter à Aurignac une brochette de spécialistes pour y discuter autour de la vénus de Lespugue aura donc été un pari réussi : résultats nouveaux, travaux en cours, synthèses bienvenues ont alterné au fil d'une série de communications bien mises en musique par le travail du comité scientifique – ce dont témoigna aussi la richesse des discussions, pendant la séance comme en dehors. Un format à retenir, peut-être sans attendre le bicentenaire !

Jean-Marc PÉTILLON
CNRS, UMR Traces, Toulouse
jean-marc.petillon@cnrs.fr